



Vincent Van Gogh, *Portrait de l'artiste*,
1887, huile sur toile, 44 x 35 cm.
Musée d'Orsay, Paris.

Antonin Van Gogh

ou la création d'un mythe

PAR PASCAL BONAFoux

Vincent Van Gogh / Antonin Artaud.

Le suicidé de la société.

MUSÉE D'ORSAY, PARIS.

DU 11 MARS AU 6 JUILLET 2014.

Commissaire : Isabelle Cahn.

C'est le 6 juillet que fermera au musée d'Orsay l'exposition *Vincent Van Gogh / Antonin Artaud. Le suicidé de la société.* Il serait très inconséquent, dès avant la première visite que l'on se propose de faire à une telle exposition, de ne pas lire (et relire) le texte d'Artaud, *Van Gogh, le suicidé de la société.*

Et de le lire et de le relire dans le tome XIII de ses *Œuvres complètes* publiées par Gallimard en 1974. La lecture de ce texte s'impose pour deux raisons. À l'évidence, si le titre de l'exposition est ce qu'il est, cela ne doit rien au hasard. La trentaine de toiles réunies, de même que les dessins et les lettres de Van Gogh l'ont été en fonction, précise un communiqué de presse, de catégories et de « désignations singulières mises en avant par Artaud ». Il serait donc très incohérent de n'avoir pas tenté de reconnaître ce que sont ces « désignations singulières ». La seconde raison de lire ou de relire cette édition précise, c'est qu'outre le texte même, de la page 9 à la page 64, suit un *Dossier de Van Gogh, le suicidé de la société* (pages 149 à 217) et enfin que les notes les plus scrupuleuses et les plus riches sont données des pages 299 à 323 et 360 à 378.

Cette unique référence à Antonin Artaud suffit à laisser entendre que celles et ceux qui auraient l'illusion qu'elle permette d'en finir avec la mythologie dont la postérité

a affublé Van Gogh seront frustrés. Un exemple, ces phrases d'Artaud : « Ces corbeaux peints deux jours avant sa mort ne lui ont, pas plus que ses autres toiles, ouvert la porte d'une certaine gloire posthume, mais ils ouvrent à la peinture peinte, ou plutôt à la nature non peinte, la porte occulte d'un au-delà possible, d'une réalité permanente possible, à travers la porte par Van Gogh ouverte d'un énigmatique et sinistre au-delà. » Si, malgré ce qu'écrit Artaud, cette toile (une huile sur toile de 50,5 x 100,5 cm, F 779 du catalogue de La Faille) est devenue mythique, et plus qu'aucune autre, elle a « ouvert la porte d'une certaine gloire posthume », l'adjectif certaine laissant entendre que cette gloire n'est pas la plus



Man Ray.
Antonin Artaud.
1926, épreuve
gélantino-argentique
contrecollée sur
papier, 13 x 7 cm.
Musée national
d'art moderne,
Centre Pompidou,
Paris.



Vincent Van Gogh. *La Nuit étoilée*. 1888, huile sur toile, 73 x 92 cm. Musée d'Orsay, Paris.

justifiée. Comment ces corbeaux – qui sont des corneilles – « peints deux jours avant sa mort » – ce qui n'est sans doute pas le cas si l'on en juge par les recherches faites par Alain Mothe dans *Vincent Van Gogh à Auvers-sur-Oise*, publié par les éditions

du Valhermeil en 1987 –, comment ces corbeaux noirs ne seraient-ils pas passés pour une prémonition ? Et comment ces corbeaux prémonitoires ne seraient-ils pas le signe essentiel de la tragédie du suicide de Vincent quelques jours plus tard ?

L'écriture, l'édition, un prix

C'est à la fin du mois de janvier 1947 que s'ouvre au musée de l'Orangerie l'exposition Van Gogh. Dans les jours qui suivent, le galeriste Pierre Loeb écrit à Artaud pour lui suggérer d'écrire sur le peintre. Il accompagne sa lettre de la dernière page de la revue *Arts*, consacrée à cette exposition. Quelques jours plus tard, le 2 février, Artaud visite l'exposition. Loeb raconte : « Il arriva ce jour-là, chez moi, bouleversé, dans un

état d'exaltation extrême. À brûle-pourpoint, je lui dis : "Pourquoi, Artaud, ne feriez-vous pas un livre sur Van Gogh ?" Très bonne idée, me répondit-il, je vais le faire tout de suite." » Et, selon Loeb, de monter aussitôt au premier étage et d'écrire en deux jours son texte. Si l'écriture de ce texte fut fébrile toujours, les deux jours mentionnés par Loeb ont sans doute été ceux où il prit les notes essentielles. Un autre témoi-



Vincent Van Gogh. *La Chambre de Van Gogh à Arles*. 1889, huile sur toile, 57 x 73 cm. Musée d'Orsay, Paris.

gnage rapporte qu'Artaud dicta, improvisa en dictant, reprenant des passages de son manuscrit, les transformant, consultant parfois des ouvrages consacrés à Van Gogh de Wilhem Uhde et de A.-M. Rosset, demandant qu'on lui lise des lettres qu'il avait envoyées à son frère Théo. C'est en décembre 1947 que K Éditeur fait paraître le texte. Trois mille exemplaires, dont un tirage de tête de six cent trente numérotés sur Marais Crève-cœur constitue l'édition originale, dont l'achevé d'imprimer est daté du 25 septembre 1947. Quelques mois plus tard, le 16 janvier 1948, le prix de l'essai Sainte-Beuve lui est attribué. Commentaire d'un article de *Combat* : « Antonin Artaud est

déjà connu de nos lecteurs, qui ont pu lire il y a quelques mois, ici même, un passage de son ouvrage. C'est un poète admiré dans un cercle assez restreint et qui a vécu des expériences les plus extraordinaires. Acteur, écrivain surréaliste, il est sorti depuis quelques années d'un asile où il fut enfermé neuf ans. [...] Si le prix qui vient de lui échoir lui suscite quelques milliers de lecteurs supplémentaires, il n'aura pas été inutile. » On peut espérer, soixante-six ans plus tard, que l'exposition du musée ne soit pas davantage « inutile » que ne le fut ce prix Sainte-Beuve...

L'essentiel
du texte fébrile
d'Artaud sera
écrit en
deux jours

La perspicacité d'un regard et l'invention d'un mythe

Le regard qu'Artaud porte sur la peinture de Van Gogh est d'une acuité implacable. Un exemple. S'il se garde de faire des descriptions des toiles de Vincent, c'est pour cette

raison : « Décrire un tableau de Van Gogh, à quoi bon ! Nulle description tentée par un autre ne pourra valoir le simple alignement d'objets naturels et de teintes auquel



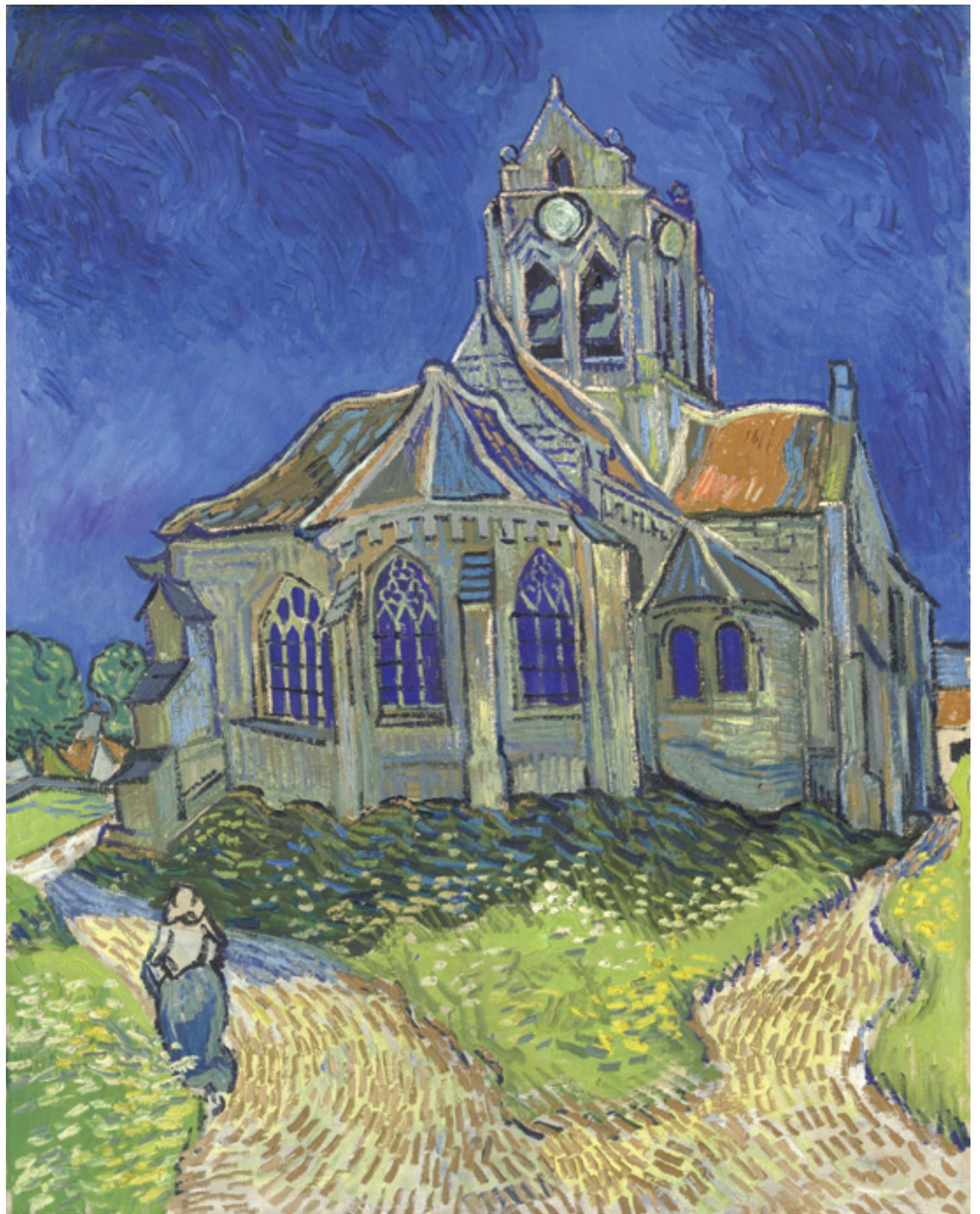
Antonin Artaud. *Le Théâtre de la cruauté*. 1946, mine graphite et craie de couleur grasse sur papier, 62 x 47 cm. Musée national d'art moderne, Centre Pompidou, Paris.

se livre Van Gogh lui-même, aussi grand écrivain que grand peintre et qui donne à propos de l'œuvre décrite l'impression de la plus abasourdissante authenticité. » Il décèle l'essentiel des divergences entre

« Van Gogh pensait qu'il faut savoir déduire le mythe des choses les plus terre-à-terre de la vie »
Antonin Artaud

Gauguin et Vincent : « Je crois que Gauguin pensait que l'artiste doit rechercher le symbole, le mythe, agrandir les choses de la vie jusqu'au mythe, alors que Van Gogh pensait qu'il faut savoir déduire le mythe des choses les plus terre-à-terre de la vie. » Il met en évidence ce qui aura été l'une des causes déterminantes de son suicide : « Ainsi donc, Van Gogh s'est condamné parce qu'il avait fini de vivre et, comme le laissent entendre ses lettres à son frère, parce que, devant la naissance d'un fils de son frère, il se sentait une bouche de trop à nourrir. » Mais cette cause-là est loin d'être essentielle.

C'est la société même qui a armé la main de Vincent : « Et il avait raison Van Gogh, on peut vivre pour l'infini, ne se satisfaire que d'infini, il y a assez d'infini sur la Terre et dans les sphères pour rassasier mille grands génies, et si Van Gogh n'a pas pu combler son désir d'en irradier sa vie entière, c'est que la société le lui a interdit. » Et cette société est incarnée. Par le docteur Gachet : « C'est sous la pression du mauvais esprit qui, à deux jours de sa mort, s'appela le docteur Gachet, improvisé psychiatre, et qui fut la cause directe, efficace et suffisante de sa mort. » Et Artaud d'accuser : « Et le docteur Gachet fut ce grotesque cerbère, ce sanieux et purulent cerbère, veste d'azur et linge haut-glacé, mis devant le pauvre Van Gogh pour lui enlever toutes ces saines idées. » Et Artaud le devine, Artaud le sait, parce qu'il en a fait l'expérience lui-même : « J'ai passé neuf ans moi-même dans un asile d'aliénés et je n'ai jamais eu l'obsession du suicide, mais je sais que chaque conversation avec un psychiatre, le matin, à l'heure de la visite, me donnait l'envie de me pendre, sentant que je ne pourrais pas l'égorger. » La culpabilité de Gachet ne saurait donc faire aucun doute : « Le docteur Gachet ne disait pas à Van Gogh qu'il était là pour redresser sa peinture (comme je me suis entendu dire par le docteur Gaston Ferdière, médecin-chef de l'asile de Rodez, qu'il était là pour redresser ma poésie), mais il l'envoyait peindre sur le motif, s'enterrer dans un paysage pour échapper au mal de penser. » Que nul n'en doute : « [...] il y a dans tout psychiatre vivant un répugnant et sordide atavisme qui lui fait voir dans chaque artiste, dans tout génie, devant lui, un ennemi. » C'est avec ce réquisitoire que le texte de colère d'Artaud invente le mythe de Van Gogh suicidé de la société. Mythe d'une identification qu'a pu faire Antonin Van Gogh... Mais, devant les toiles de Vincent, c'est peut-être, plus que ce mythe, cette affirmation qu'il faut sans cesse avoir présente à l'esprit : « [...] Van Gogh aura bien été le plus peintre de tous les peintres, le seul qui n'ait pas voulu dépasser la peinture comme moyen strict de son œuvre, et cadre strict de ses moyens. »



Vincent Van Gogh. *L'Église d'Auvers-sur-Oise, vue du chevet*. 1890, huile sur toile, 93 x 74 cm. Musée d'Orsay, Paris.